

CONFERENCE

de Madame Bénédicte BOUDOU, Professeur des Universités, UPJV,

Amiens, 10 novembre 2011

I) Lire Rabelais

Cela aujourd'hui ne va pas de soi. Obstacle de la langue qui s'élargit de décennie en décennie; obstacle culturel surtout : beaucoup de ses contemporains eux-mêmes ne comprenaient pas le quart de ses plaisanteries; plus généralement, le monde dont parle Rabelais n'est plus le nôtre, ses références politiques, morales, religieuses ne sont plus les nôtres.

On peut lire Rabelais aujourd'hui à condition de s'en donner les moyens.

- 1- Le lire à haute voix, comme François Ier **lui-même** se faisait lire *Pantagruel* par l'évêque de Mâcon.
- 2- Rendre Rabelais à son époque, **c'est-à-dire** le replacer dans son contexte pour éviter les anachronismes et redonner au texte sa fraîcheur.
- 3- Admettre d'emblée qu'on ne comprendra pas tout : certains passages sont **peut-être** définitivement incompréhensibles (allusions à des discussions ou à des plaisanteries privées, langage crypté dont le code est perdu).

RABELAIS, SA VIE, SON ŒUVRE

Pour Lucien Febvre, **Rabelais est** « une manière de Tabarin avant la lettre, un pique-assiette, payant son écot en farces bruyantes, d'ailleurs s'enivrant à plein bec et, le soir venu, écrivant des ordures », tandis que pour ses amis c'est « un docte médecin, un savant humaniste nourrissant de beaux textes antiques et de curiosités ardentes sa prodigieuse mémoire », *Le Problème de l'incroyance au XVIe siècle*, Albin Michel, p. 98.

Pourquoi parler de la vie de Rabelais?

Parce qu'il met **beaucoup** de souvenirs personnels dans son œuvre, nomme les lieux où il a vécu (Seuilly), nomme ses amis et ses ennemis, se met en scène parfois de façon déguisée.

D'autre part, sa vie montre une expérience extrêmement diverse, dont **toute** l'œuvre est nourrie. Il est surtout hautement représentatif de la mentalité et de l'idéal, des difficultés aussi de l'humanisme et de la Renaissance.

Cette vie pourtant est mal connue.

1) *Une jeunesse mal connue*

Première énigme : la date de naissance controversée: 1483 ou 1494. La première date (la plus couramment admise) fait de **Rabelais** l'exact contemporain de Luther. Elle fait aussi de l'auteur du *Pantagruel* un homme proche de la cinquantaine.

Rabelais appartient à cette bourgeoisie aisée, proche de la noblesse de robe qui fournit la plupart des savants et des lettrés du XVIe. On lui suppose une enfance heureuse et campagnarde, et une expérience de la vie paysanne, de la culture populaire (Gargantua connaît très bien la région de Chinon dans laquelle il a donc vécu). Il a reçu une première formation dans l'abbaye de Seuilly, non loin du domaine familial, puis il est devenu novice dans un couvent près d'Angers. Il a probablement suivi le *cursus studiorum* qui comprenait successivement le *trivium* (grammaire, rhétorique, dialectique) et le *quadrivium* (arithmétique, géométrie, musique, astronomie), enseignement scolastique traditionnel. Screech suppose que ses premières études furent juridiques. En 1521, **une lettre de dont il se moquera dans *Pantagruel***. G. Budé fait allusion à ses compétences juridiques et à sa connaissance exceptionnelle des deux langues (latin et grec). **Rabelais** est donc un humaniste, mais paradoxalement, il est aussi moine franciscain, en 1521.

2) *Les années de "moinage" d'un humaniste*

Rabelais est-il entré au couvent comme novice dès 1510 ? La première date sûre est celle de 1521, date d'une lettre (du 4 mars) de Rabelais à Budé, écrite du couvent franciscain de Fontenay-le-Comte en Vendée. Rabelais, à cette date, a été ordonné prêtre (quand?), membre d'un ordre mendiant dont les humanistes ont dénoncé l'ignorance, l'attachement à la scolastique traditionnelle, et le relâchement moral... De surcroît, R est **dans** un couvent de "stricte observance", l'un de ceux dont la règle est la **plus** rigoureuse, la plus austère. Cette règle exclut notamment les recherches intellectuelles approfondies et condamnent la *libido sciendi* (le désir de savoir est plus suspect que le péché de chair). Or la tradition chrétienne a deux attitudes différentes par rapport au savoir. Thomas d'Aquin défend la curiosité, dans la partie IIa-IIae de sa *Somme théologique* (Q. 167). Puisque c'est la connaissance de la vérité qui permet à l'intelligence humaine de passer de l'intelligence à l'acte, et que dans ce passage semble bien résider toute la perfection de l'homme, la connaissance est donc toujours nécessairement un bien. Bien dont

l'Écclésiastique I, 1 dit qu'il est un don de Dieu. Saint Augustin et saint Bernard sont au contraire hostiles à la curiosité : la première épître de Jean (II, 5-17) recommande de fuir les convoitises du monde. La curiosité est, pour saint Augustin, concupiscence des yeux. Celui qui a la foi ne saurait être curieux : il croit sans voir. C'est à cette veine que se rattachent les franciscains. Et au début du XVI^e siècle, la connaissance du grec, langue originale du Nouveau Testament, paraît aux yeux de l'Église particulièrement dangereuse, car elle pourrait inciter certains à revoir la traduction latine de la Bible ou Vulgate. Il y a même un adage : *Graecum est, non legitur*.

Or, **quand** il était novice chez les franciscains, Rabelais s'est procuré des livres de grec. Ses supérieurs les lui confisquent. En 1524, Rabelais et son compagnon Pierre Lamy écrivent à Guillaume Budé pour se plaindre de ces persécutions. Budé intervient, et Rabelais comme Lamy obtiennent du pape Clément VII d'être transférés chez les bénédictins, plus ouverts (cf *Le Nom de la rose*), et Rabelais devient alors secrétaire de l'évêque Geoffroy d'Estissac, qui l'aida sans doute à financer ses études de médecine.

Cette période franciscaine a eu une influence sur Rabelais écrivain; elle lui inspire évidemment certaines des pages les **plus** célèbres de *Gargantua* (Frère Jean), mais elle a pu l'influencer de façon plus profonde. Les franciscains étaient connus au XVI^e pour leur liberté de parole (sermons souvent humoristiques et très crus -> voir le chap. 18, et Janotus). E. Gilson a montré que le comique rabelaisien devait **beaucoup** aux *joca monachorum*. Devenu bénédictin, Rabelais échappe, grâce à son protecteur, à la claustration conventuelle. Voyages, fréquentation des milieux. Cette situation, rendue possible grâce à la protection de Geoffroy d'Estissac, n'en est pas moins irrégulière: en jetant son froc aux orties, Rabelais est apostat (n'a pas respecté ses vœux monastiques). Cette liberté va permettre à Rabelais de s'épanouir dans la vocation médicale.

3) « L'honneur et la gloire de la médecine » (Dolet)

La vocation médicale de Rabelais pourrait bien procéder de sa vie monastique : après avoir soigné les âmes, Rabelais soignerait les corps. La médecine passionne les humanistes parce qu'ils la considèrent comme une science totale, exigeant des connaissances encyclopédiques, reposant sur l'anatomie, la physiologie, la botanique, la diététique, la pharmacopée, l'astronomie et même la rhétorique, puisque la maîtrise de l'art de la parole est nécessaire pour s'adresser au malade. Mais la médecine est aussi une science que les milieux évangéliques placent très haut, car elle est un des moyens de pratiquer la charité, et qu'elle est encyclopédique (cf R. Antonioli). Enfin, derrière le médecin se profile l'image du Christ, médecin de l'âme en même temps que médecin du corps.

Rabelais, après avoir commencé ses études de médecine à Paris, dans un collège bénédictin, l'Hôtel Saint-Denis, s'inscrit à la faculté de Montpellier. Dès 1531, il donne des cours de médecine en commentant le texte grec des *Aphorismes* d'Hippocrate. La médecine grecque, soutenue par les humanistes, se heurtait en effet à celle qui venait des Arabes, tributaires des Grecs pour tout ce qui concernait la connaissance du corps humain, mais qui avaient introduit dans la médecine des préoccupations philosophiques et astrologiques étrangères le plus souvent aux premiers. -> L'enseignement de Rabelais est novateur, en rupture avec la tradition universitaire. Revenir au texte de Galien et d'Hippocrate, c'était chercher une science plus sûre, lutter contre le dogmatisme ignorant de la médecine officielle.

L'intention de Rabelais écrivain est de soulager les malades : il fait du rire un remède infaillible pour soigner les maux de l'âme, et le rire est à la fois médecine et sagesse (cf. « Épître à Odet de Châtillon » devant le *Quart Livre*).

1532. Année décisive dans la vie de Rabelais

Rabelais s'est installé à Lyon. Il y résidera jusqu'en 1535 et c'est là qu'il va publier coup sur coup *Pantagruel* et *Gargantua*. Loin de Paris et de la Sorbonne, on y échappe mieux au contrôle de la censure et les livres bénéficient d'une bonne diffusion dans les foires. Rabelais fréquente l'élite intellectuelle de la ville, il est en contact avec les poètes et les imprimeurs comme Etienne Dolet ou Sébastien Gryphe, chez qui il publie son premier ouvrage savant, les *Epîtres médicales* de Manardi (dédiées à son ami le juriconsulte Tiraqueau) puis en août le texte grec et la traduction latine commentée des *Aphorismes d'Hippocrate* et de l'*Ars parva* de Galien, dédié à son protecteur l'évêque d'Estissac. Mais Rabelais ne se contente pas de cette science livresque. Il exerce aussi la médecine en praticien. En novembre 1532, à la date même où il publie *Pantagruel* (au moins 7 éditions en 3 ans), il est nommé médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon. C'est la "farce à 3 personnages: le médecin, le patient, la maladie". (Problème de la vérole : obsession des médecins éclairés qui cherchent à la fois à combattre l'idée faussement théologique qui voit en elle le châtement de la luxure, et à trouver des remèdes efficaces et moins douloureux). Il le restera jusqu'en 1535 (baisse de la mortalité?). Il pratique selon les méthodes les plus modernes, notamment la dissection dont il fait l'éloge dans *Pantagruel*. C'est donc d'abord comme médecin que Rabelais se fait un nom au XVIe. C'est ce médecin renommé qui publie en 1533 la *pantagrueline prognostication* ; et en 1534 (ou 1535) *Gargantua*, suivi d'un nouvel almanach pour 1535. A partir de cette date de 1534, la vie de Rabelais se complique.

4) Les temps difficiles

Sa réputation médicale lui permet maintenant de bénéficier de hautes protections, notamment celle de la famille Du Bellay. Mais Rabelais devra désormais faire preuve de prudence. En 1534 (février-avril), c'est en qualité de médecin qu'il accompagne à Rome l'évêque de Paris, Jean du Bellay, envoyé par François Ier en mission auprès du pape. Mais en octobre 1534 éclate la fameuse affaire des Placards (j'y reviendrai). La question se pose de savoir si *Gargantua* fut publié avant ou après cette date.

En février 1535, Rabelais prend la clé des champs, il quitte subitement son poste à l'Hôtel-Dieu de Lyon et on perd sa trace pendant quelques mois. On le retrouve à Rome (1535-36), auprès de Jean Du Bellay : absous du crime d'apostasie, il est même autorisé à exercer la médecine, à condition de renoncer à la chirurgie... et à regagner un monastère bénédictin de son choix (ce sera l'abbaye de St-Maur-les-Fossés, qui est sécularisée, ce qui le libère de ses vœux monastiques). Rabelais est désormais chanoine, ce qui lui permet de recevoir des bénéfices ecclésiastiques, sans être astreint à résidence. En 1537, Rabelais reprend ses études de médecine à Montpellier. Licencié en avril, docteur en mai. Il exerce la médecine et enseigne à Lyon, où il donne une démonstration d'anatomie (dissection en public du corps d'un supplicié). 1537-1538 : cours à Montpellier sur le texte grec des *Pronostics* d'Hippocrate. Poètes et humanistes le célèbrent comme « l'honneur et la gloire de la médecine »(Dolet).

Nouveaux voyages: dans la suite de François Ier, puis dans celle de Guillaume du Bellay, frère du cardinal, gouverneur du Piémont, qui le protège jusqu'à sa mort en 1543. A Rome en 1540, il fait légitimer par Paul III deux enfants bâtards, François et Junie. De retour à Lyon en 1541, il donne en 1542 une nouvelle édition de *Gargantua-Pantagruel*, expurgée des railleries contre la Sorbonne¹. Rupture avec Dolet, qui publie une édition non expurgée. Ces deux rééditions vont commencer à causer à Rabelais de sérieux ennuis. La lutte contre les hérétiques s'organise. Depuis l'apparition de la Réforme, les autorités religieuses et politiques montrent beaucoup plus de vigilance à l'égard du livre (l'auxiliaire le plus précieux de la Réforme). 1543: *Gargantua et Pantagruel* condamnés par la Sorbonne. Guillaume Postel accuse Rabelais d'athéisme, toujours protégé cependant par la sympathie de Marguerite de Navarre et de François Ier. En 1545, il obtient privilège royal pour réimprimer *Gargantua et Pantagruel, ainsi que le Tiers Livre* et sa suite éventuelle, et en 1546, il publie le *Tiers Livre* sous son nom. Il n'y attaque plus les théologiens. Le livre est pourtant condamné par la Sorbonne comme « farci d'hérésies ». Dolet est condamné au bûcher en 1546. Rabelais se réfugie à Metz (terre d'Empire), où il exerce la médecine avant un ultime voyage à Rome

¹ Il remplace par "sophiste" les mots "théologiens, sorbonnages, sorbonnicoles".

(septembre 47-septembre 49), pendant lequel paraît à Lyon en 1548 la **première** version (courte) du *Quart Livre* inachevé.

5) *Les dernières années*

Rabelais jouit **maintenant** d'une relative sécurité : 1547 a vu l'avènement d'Henri II, qui mène avec le **Cardinal** Du Bellay une politique gallicane, plus stable que celle de **François** Ier, plus résolument hostile au pape. 1551 : de retour de Rome, Jean du Bellay fait attribuer à Rabelais les cures de Saint-Martin de Meudon et de Saint-Christophe dans la Sarthe, Rabelais touche bénéfices mais ne réside pas. Il vit au château de Saint-Maur des Fossés, « paradis de salubrité, aménité, sérénité, commodité, délices, et tous honnêtes plaisirs de agriculture et vie rustique » chez son protecteur, le **Cardinal Du Bellay**.

Il achève le *Quart Livre*, publié en 1552 (satire violente des papimanes, qui va en fait dans le sens de la propagande royale), dédié à Odet de Coligny, Cardinal de Châtillon, aussitôt condamné par le Parlement, mais entre Châtillon et Henri II, Rabelais bénéficie de protections suffisantes et le *Quart Livre* est réédité plusieurs fois la même année.

Rabelais est mort à Paris dans la première quinzaine de mars 1553. *Cinquième Livre*, d'attribution controversée, paru partiellement en 1562, puis sous sa forme complète en 1564.

La vie de Rabelais est de riche d'expériences diverses, et révèle l'ampleur de son érudition dans tous les domaines. Lecteur des poètes et philosophes de l'Antiquité, il a aussi une connaissance intime des grands textes médicaux et juridiques. Mais son œuvre est d'abord porteuse de vie : « Les beaulx bastisseurs nouveaulx de pierres mortes ne sont escriptz en mon livre de vie. Je ne bastis que pierre vives, ce sont hommes. » (*Tiers Livre*, 6)

L'originalité de l'œuvre, mais aussi son extrême complexité, tient justement à l'étonnante fusion qu'il a tentée de la culture humaniste la plus large et de la tradition populaire (Bahktine n'a pas su voir ces deux aspects, et il a trop isolé la culture populaire de la culture savante, là où Rabelais s'adresse à deux publics, raison pour laquelle, selon Céline, il aurait « manqué son coup ». D'où le caractère déroutant du livre ; on ne sait jamais très bien si Rabelais plaisante ou s'il est sérieux.

Maintenant éclairons les contextes religieux et politique qui permettent de comprendre les livres de Rabelais.

Le contexte politique

Le XVI^e siècle a aussi été celui des guerres d'Italie : -> **1^{er} phénomène : l'influence italienne**

Expéditions militaires françaises en Italie entre 1494 et 1559 : à l'origine, Charles VIII voulait faire valoir ses droits sur le royaume de Naples, puis sur le Milanais. Par suite d'un jeu d'alliances très complexe, c'est une guerre européenne. Malgré les échecs de Charles VIII puis de son successeur Louis XII (1498-1515), François Ier poursuit cette entreprise qui a le mérite d'éviter les guerres intestines et l'insubordination de la noblesse (victoire de Marignan, 1515, échec de Pavie, 1525, et captivité, dont Rabelais se souvient au chapitre 44 de *Gargantua* : il renvoie Toucquedillon sans lui demander de rançon, et en le chargeant de cadeaux). Henri II en 1547 prend le relais, mais mettra fin à ces guerres par le traité du Cateau-Cambrésis, 1559, et la France renonce à l'Italie qui passe sous la domination des Habsbourg.

Ces guerres ont créé des influences importantes. Sur le plan littéraire, l'influence italienne se marque d'abord par une redécouverte de la culture grecque et latine authentique, moins bien connue du Moyen Âge.

Le contexte culturel -> 2^e phénomène : l'humanisme

-> Imprimerie, philologie et lutte contre la scolastique

La découverte de **l'imprimerie** – les premiers essais d'impression avec des caractères mobiles (en plomb) qui permettent des tirages en plusieurs exemplaires beaucoup plus rapidement datent des années 1430-1440 (première imprimerie parisienne en 1470, 800 livres imprimés à Paris entre 1470 et 1500). Une conséquence majeure : en rendant les livres accessibles, en stimulant la chasse aux manuscrits et l'édition des auteurs classiques et en faisant travailler les érudits (qui deviennent correcteurs ou éditeurs), l'imprimerie provoque le développement d'une classe d'humanistes formés à la philologie et soucieux d'un retour au sens originel des textes.

Le Moyen Âge a connu un certain nombre de textes antiques, mais il se les est appropriés, en particulier en les christianisant (Ovide était moralisé, Aristote utilisé par Thomas d'Aquin) **au lieu de les restituer dans son authenticité**. Les humanistes, en redécouvrant les textes, développent la **philologie, qui** suppose une bonne connaissance technique des langues anciennes et est la science de l'établissement des textes antiques. Son travail consiste à comparer les manuscrits, à choisir le meilleur, à le corriger des fautes qu'il contient. Les humanistes comme Rabelais connaissent le latin, le grec, l'hébreu. Mais ce savoir n'est rien sans de solides connaissances historiques, philosophiques, littéraires, qui permettent de reconstituer le contexte et de comprendre ainsi les textes dans le sens qui était le leur au moment de leur production : un savoir **encyclopédique** est nécessaire.

Rabelais surprend par l'étendue de ses connaissances dans des domaines du savoir difficiles à maîtriser ensemble : théologie, droit, médecine, sciences naturelles, philologie. La notion

d'encyclopédie manifeste à la fois les affinités des sciences entre elles et la nécessité pour l'esprit de les embrasser toutes : tous les savoirs s'enchaînent en un cercle. Il n'y a de savant qu'universel. Guillaume Budé est aussi un esprit encyclopédique ; il s'intéresse ainsi au principal texte du droit romain, le Digeste dans ses *Annotations sur les Pandectes*. Et il y traite des sujets très nombreux, de digression en digression. **L'encyclopédie est la structure circulaire qui fait qu'une science procède d'une autre et que toutes communiquent entre elles.**

La conception qu'a Rabelais de l'encyclopédie s'exprime dans la lettre où Gargantua prodigue ses conseils à Pantagruel, qu'il a envoyé à Paris pour étudier (*Pantagruel*, 8) : « J'entends et veux que tu apprennes les langues parfaitement. Premièrement la Grecque comme le veut Quintilien. Secondement la latine. Et puis l'Hébraïque pour les saintes Lettres, et la Chaldaïque et Arabique pareillement. Et que tu formes ton style, quant à la Grecque, à l'imitation de Platon : quant à la Latine, à Cicéron. Qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en mémoire présente : à quoi t'aidera la Cosmographie [géographie] de ceux qui en ont écrit. Les arts libéraux, Géométrie, Arithmétique, et Musique, je t'en donnai quelque goût quand tu étais encore petit en l'âge de cinq à six ans ; poursuis le reste, et de Astronomie saches-en tous les canons. Laisse-moi l'Astrologie divinatrice, et l'art de Lullius comme abus et vanités. Du droit Civil, je veux que tu saches par cœur les beaux textes, et me les confères avec philosophie. Et quant à la connaissance des faits de nature, je veux que tu te y adonnes curieusement [avec soin] ; qu'il n'y ait mer, rivière, ni fontaine, dont tu ne connasses les poissons ; tous les oiseaux de l'air, tous les arbres, arbustes et [buissons] des forêts, toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés au ventre des abîmes, les pierreries de tout Orient et Midi, [que] rien ne te soit inconnu. Puis soigneusement revisite les livres des médecins, Grecs, Arabes, et Latins, sans contemner [mépriser] les Thalmudistes et Cabalistes ; et par fréquentes anatomies [dissections] acquiers-toi parfaite connaissance de l'autre monde, qui est l'homme. Et par quelques heures du jour, commence à visiter les saintes Lettres. Premièrement en Grec le nouveau testament et Épîtres des apôtres. Et puis en Hébreu le vieux testament. [En] Somme, que je voie un abîme de science. Car dorénavant que tu deviens homme et te fais grand, il te faudra issir [sortir] de cette tranquillité et repos d'étude: et apprendre la chevalerie et les armes, pour défendre ma maison, et nos amis secourir en tous leurs affaires contre les assauts des malfaisants. Et veux que, de bref, tu essayes combien tu as profité : ce que tu ne pourras mieux faire que tenant conclusions en tout savoir publiquement, envers tous et contre tous. Et hantant les gens lettrés, qui sont tant à Paris comme ailleurs »

Cette lettre ne saurait être prise trop au sérieux : elle est envoyée « D'Utopie » et son style hyperbolique comme son ton grandiloquent signalent que Rabelais sait que ce programme d'études est à la rigueur concevable pour un géant (*Pantagruel*). Elle intervient juste après le

chapitre 7 qui donne le catalogue des livres de la bibliothèque de Saint-Victor, qui renvoie à une culture scolastique et barbare. Et puis, Pantagruel ne suivra pas les conseils de son père (mais Gargantua essaiera : cependant, il sera vite accaparé par la guerre). Il y a donc de l'ironie dans cette lettre et **Rabelais invite à se méfier du savoir, à le tempérer par l'évangélisme. La lettre se poursuit ainsi** : « Mais parce que selon le sage Salomon Sapience n'entre point en âme malivole, et science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te convient servir, aimer et craindre Dieu et en lui mettre toutes tes pensées, et tout ton espoir. Et, par foi formée de charité être à lui adjoint, en sorte que jamais n'en sois désemparé par péché. Aie suspects les abus du monde. Ne mets ton cœur à vanité : car cette vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Sois serviable à tous tes prochains, et les aime comme toi-même. Révère tes précepteurs. Fuis les compagnies des gens esquels tu ne veux point ressembler. Et les grâces que Dieu te a données, icelles ne reçois point en vain. Et quand tu connaîtras que auras tout le savoir de par-delà acquis, retourne vers moy, afin que je te voie et donne ma bénédiction devant que mourir. »

La connaissance n'est pas une fin en soi, elle est le moyen de mieux vivre, de mieux aimer Dieu et son prochain.

Le contexte religieux

En 1515, Martin Luther, moine augustin, commente les Epîtres de Paul. 1517 : il affiche sur les portes du Château de Wittenberg les « 95 thèses » où il dénonce les abus du clergé et la vente des indulgences, et préconise un retour à la vraie religion prêchée par le Christ, par un contact direct avec les Ecritures : il traduit la Bible en allemand. Il est excommunié en 1520. C'est le début de la Réforme. Dans le même temps, se développe dans les milieux humanistes un mouvement « évangélique » dont les thèses sont voisines de celles de Luther, même si elles s'expriment de façon moins polémique.

-> L'Évangélisme

La recherche d'authenticité et d'exactitude philologique d'abord appliquée à l'héritage de l'antiquité païenne entraîne rapidement un pareil réexamen des textes bibliques. La redécouverte des langues anciennes comme le grec ou l'hébreu permet aux humanistes de revenir au texte original des Ecritures (Erasme, *Novum testamentum*, 1516 : le texte grec est accompagné d'une nouvelle traduction, bien différente de la Vulgate officiellement autorisée par l'Eglise). La France participe activement à ce mouvement avec Jacques Lefèvre d'Étapes, helléniste et hébraïsant, qui de surcroît traduit les textes en français (Psaumes, 1523; Nouveau Testament, 1525; Sainte Bible en français, Anvers, 1530). L'exégèse médiévale pratiquait la méthode du quadruple sens (historique, allégorique, tropologique (ou moral) et anagogique). En effet, la Bible, comprise

littéralement, présente le récit de faits historiques que les fidèles doivent connaître (sens historique). Mais ces narrations sont pleines de symboles : l'histoire du peuple d'Israël est une préfiguration de la venue du Christ, de sa mission et des sacrements de l'Eglise (sens allégorique). La Bible donne, pour la vie présente, des leçons et des conseils moraux que l'interprétation doit s'appliquer à dégager (sens tropologique). Enfin certains passages parlent clairement ou en termes voilés des récompenses futures, de la vie céleste et élèvent (*anagogé*) le chrétien à la contemplation de ses fins suprêmes (sens anagogique) (cf. H. de Lubac, *Exégèse médiévale*, Albin Michel). L'humanisme oppose à cette méthode la méthode **philologique**.

La découverte de l'imprimerie rend la Bible accessible à de nombreux fidèles qui ne la connaissaient que par le truchement du prédicateur qui en sélectionnait des extraits et les commentait (la glose, que Rabelais appelle « merde » autour des textes bibliques). La pensée religieuse se renouvelle en raison d'une exigence de retour aux textes bibliques, qui avaient été éclipsés au Moyen Âge par les commentaires. Il faut retrouver dans l'Évangile l'authentique enseignement du Christ et de ses disciples. Érasme écrit ainsi : « Personne n'irait considérer comme platonicien celui qui n'a pas lu les livres de Platon et l'on pourrait prétendre non seulement au nom de chrétien, mais à celui de théologien sans avoir même lu les livres du Christ ? » (*Paraclesis, ou Exhortation à l'étude de la philosophie chrétienne*). Érasme considère que le Christ n'a pas voulu que son message ne touche que les doctes : « [...] qui pourrait emporter partout avec soi la *secunda secunda* de l'Aquinate² ? Et pourtant il n'est personne à qui il n'importe de bien vivre, et à cela le Christ a voulu que l'accès soit pour tous facile, non au moyen des labyrinthes inextricables des disputations, mais par une foi sincère, 'une charité non feinte', accompagnée d'une 'espérance qu'aucun échec ne rend honteuse' [2 Co 6, 6 ; Rom 5, 5]. Enfin, que se plongent en ces grands livres les grands rabbins, dont il convient qu'ils restent un petit nombre. Mais il n'en faut pas moins, cependant, veiller au salut de la foule ignorante, pour laquelle le Christ est mort [1 Cor 8, 11] ».

L'évangélisme dénonce les défauts de la théologie scolastique : elle est barbare, use d'un jargon incompréhensible et d'« innombrables *fnasseries* » (Érasme, *Éloge de la Folie*, ch. 53, Bouquins, p. 65). Elle est encore sacrilège : les questions qu'elle agite prouvent qu'elle n'a aucun respect des choses saintes : « y a-t-il un instant dans la génération divine ? Y a-t-il plusieurs filiations dans le Christ ? La proposition « Dieu le Père hait son fils » est-elle soutenable ? Dieu aurait-il pu s'incarner dans une femme ? Et dans un diable, et dans un âne, et dans une citrouille, et dans un caillou ? » (Érasme, *Éloge de la Folie*, ch. 53). Dans la même lignée évangélique, Rabelais fait prononcer à Pantagruel, avant son combat contre Loup-garou, une prière à Dieu qui est

² Thomas d'Aquin.

précisément le credo évangélique : « Donques, s'il te plaît à cette heure m'être en aide, comme en toi seul est ma totale confiance et espoir, je te fais vœu que, par toutes contrées, tant de ce pays d'Utopie que d'ailleurs, où j'aurai puissance et autorité, je ferai prêcher ton saint Evangile purement, simplement et entièrement, si que les abus d'un tas de papelards et faulx prophètes, qui ont par constitutions humaines et inventions dépravées envenimé tout le monde, seront d'entour moi exterminés. » (*Pantagruel*, chap. 25). Érasme attaque constamment les « subtilités » des théologiens et appelle « philosophie du Christ » une sagesse évangélique qui se limite aux préceptes religieux et moraux de l'Évangile et des Épîtres de Paul.

Pour l'évangélisme, l'Écriture doit être accessible à tous. La Bible n'est pas un livre difficile, et un esprit droit peut la comprendre : « Elle n'exclut aucun âge, aucun sexe, aucune fortune, aucune condition », explique Érasme, qui écrit encore : « Je ne suis pas du tout d'accord avec ceux qui voudraient empêcher la Sainte Ecriture d'être lue par les ignorants et traduite en langue vulgaire (...) Les mystères des rois, peut-être vaut-il mieux les cacher, mais les mystères du Christ, c'est lui qui nous invite de toute sa force à les divulguer. Je souhaiterais donc que les plus humbles femmes lisent l'Évangile et qu'elles lisent les Epîtres de saint Paul (...) Dieu veuille donc que le laboureur en chante quelques versets au manche de sa charrue, que le tisserand en récite quelques bribes parmi le va et vient de ses navettes, que le voyageur y trouve un remède contre la monotonie du chemin : que tous les chrétiens enfin en tirent la matière de leurs entretiens habituels » (*Paraclesis*). Marot traduit les Psaumes (les Réformés adoptent sa traduction dès 1542) et les grandes prières : *Pater, Ave*, Symbole des apôtres (*Credo*).

Les humanistes évangéliques proposent :

1) d'**étudier, de commenter et de traduire les textes saints**. Cela n'exclut pas d'être éclairé par la lecture des Pères de l'Église que l'on redécouvre avec enthousiasme. Érasme mentionne en particulier Origène, Ambroise, Jérôme, Augustin (*Manuel du soldat chrétien*, Vrin, p. 101).

2) de **chercher l'esprit qui vivifie**. Le sens d'un passage s'éclaire selon le moment et le lieu. Mais il faut savoir éviter les excès de la lettre comme ceux de la lecture allégorique.

3) de **mettre l'accent sur la conduite chrétienne**.

Ce retour à la Bible engage une critique doctrinale et institutionnelle de l'Église. La confrontation entre la lettre du texte évangélique et les règles édictées par l'Église amène Lefèvre d'Étaples à constater que l'Évangile ne prescrit ni le célibat des prêtres, ni l'obligation du jeûne, ni certaines pratiques liturgiques. Lorsque Rabelais parle de « constitutions humaines », il entend le culte des saints, les dévotions aux reliques, les pèlerinages, les vœux, le jeûne. Les évangéliques souhaitent seulement donner à ces pratiques une juste place et luttent contre un formalisme qu'ils jugent excessif. Dans le *Manuel du soldat chrétien*, Érasme veut guérir de l'erreur « ceux qui font consister

la religion en cérémonies, en observances judaïques et corporelles et négligent étrangement la véritable piété ». Et la folie de l'*Éloge* accable le formalisme des théologiens : « C'est un moins grand crime d'égorger mille hommes que de coudre une seule fois la chaussure d'un pauvre le dimanche » (Érasme, *Éloge de la Folie*, ch. 53). Les évangéliques dénoncent l'ignorance et la corruption des prêtres et sont opposés au commerce des indulgences (pardons achetés au pape). Profondément marqué par la lecture de saint Paul et de saint Augustin, Luther affirme que la foi sauve plus sûrement que les « œuvres » (= les actions du fidèle). L'homme, entaché par le péché originel, ne peut faire seul son salut et a besoin de la grâce divine pour échapper à la damnation. Un écho de cette question est perceptible lorsque, au chapitre 27 de *Gargantua*, Grandgousier écrit à son fils à propos de Picrochole : « dieu éternel l'a laissé au gouvernail de son franc arbitre et propre sens, **qui ne peut estre que méchant si par grâce divine n'est continuellement guidé** [...] ». Pour Rabelais comme pour Luther, croire au mérite des œuvres est une hérésie. Mais (et en cela Rabelais se distingue de Luther, comme les évangéliques des Réformés) les œuvres ne sont pas inutiles si elles sont considérées non comme la fin de la vie religieuse mais **comme un moyen de pratiquer la charité**. De fait, Rabelais n'est pas devenu un protestant ; il fait partie de ceux qui, tout en restant au sein du catholicisme, ont adopté une attitude critique à l'égard de l'Église de Rome. Il est resté évangélique.

Les humanistes contestent les prétentions des moines à être, par la prière, les intercesseurs du genre humain. Au contraire, ils défendent l'idée que la sainteté est conciliable avec une vie dans le monde. Ils considèrent que le lieu d'élection de la vie chrétienne n'est pas le couvent mais la famille. Ils revalorisent ainsi l'état laïc.

-> Le chapitre 38 de *Gargantua* (« Pourquoi les moines sont refuis du monde »), qui prend place après la victoire sur Picrochole obtenue grâce à frère Jean des Entommeures, pose le problème de l'anti-monachisme (= l'hostilité à l'institution monastique). Voici ce que déclare Gargantua : « Il n'y a rien si vrai que le froc, et la cagoule tire à soi les opprobres, injures et malédictions du monde [...]. La raison péremptoire est : parce qu'ils mangent la merde du monde, c'est à dire, les péchés, et comme mache-merdes l'on les rejette en leurs retraits : ce sont leurs couvents et abbayes, séparés de conversation politique [société], comme sont les retraits [Lieux d'aisance] d'une maison.

« Mais si entendez pourquoi un singe en une famille est toujours moqué et harcelé : vous entendez pourquoi les moines sont de tous refuis, et des vieux et des jeunes.

« Le singe ne garde point la maison, comme un chien, il ne tire pas la charrue, comme le bœuf, il ne produit ni lait, ni laine comme la brebis : il ne porte pas le faix, comme le cheval.

Ce qu'il fait est tout conchier et degâter, qui est la cause pourquoi de tous reçoit moqueries et

bastonnades. Semblablement un moine (j'entends de ces ocieux [oisifs] moines) ne laboure, comme le paysan : ne garde le pays, comme homme de guerre : ne guérit les malades, comme le médecin : ne prêche ni endoctrine le monde, comme le bon docteur évangélique et pédagogue : ne porte les commodités et choses nécessaires à la république [l'Etat], comme le marchand. C'est la cause pourquoi de tous sont hués et abhorrés »

Cette charge violente contre les moines se rattache étroitement à l'évangélisme. La description de l'abbaye de Thélème (chap. 50-55), à la fin de *Gargantua*, est une façon de proposer un anti-monastère. Le mot grec *thélèma* (volonté) qui donne son nom à l'abbaye fondée par frère Jean est à comprendre dans un sens augustinien. Saint Augustin écrit : « Un seul et bref précepte t'est donné : aime ; et fais ce que tu veux ; que la racine de l'amour soit intérieure, car de cette racine, ne peut surgir que le bien » (commentaire à 1 Jean, 4, 9). À la règle répond un unique précepte général ; à la discipline monastique, la liberté personnelle ; à une dévotion qui s'exprime par des gestes et des rites, une foi intérieure.

Les évangéliques sont hostiles à la vénération superstitieuse des saints. Ils condamnent une foi qui n'est pas fondée sur une piété intérieure et uniquement sur des gestes et des rites. Ils mettent en garde contre les dangers moraux du pèlerinage et les tentations de l'idolâtrie.

Une éthique de la charité : l'ancienne foi, fondée sur les marques extérieures de piété, est remplacée par l'amour du prochain. La foi devient confiance en Dieu (idée de saint Paul), et chez Rabelais, elle est « formée de charité ». Érasme affirme ainsi l'importance de l'action humaine : l'homme doit, par une vertu active, contribuer à la réalisation des desseins de Dieu. Même idée chez Rabelais : les hommes doivent « être coopérateurs » avec Dieu.

La valeur suprême de l'évangélisme est donc la charité. Elle crée une solidarité entre les hommes et entre l'espèce humaine et Dieu. Tout savants qu'ils sont, les humanistes adoptent l'idée de saint Paul selon laquelle « la science enfle d'orgueil, mais la charité édifie » (1 Cor 8, 1). Ainsi la charité prime : la connaissance ne doit pas aboutir à l'isolement orgueilleux du métaphysicien tourné vers Dieu ; elle doit rapprocher les hommes, et leur apprendre à mieux s'aimer.

La poursuite des évangéliques, et la question du Gallicanisme

Ce retour aux sources, d'abord toléré, inquiète bientôt le pouvoir spirituel, la Sorbonne, puissante faculté de théologie: cet humanisme évangéliste est une menace pour son autorité. En incitant les fidèles à un contact direct et personnel avec les textes sacrés, on ouvre la voie à la discussion, à l'interprétation, au libre examen. C'est cet effort de vulgarisation des Écritures qui entraîne les premiers conflits opposant l'humanisme à la Sorbonne : en 1523, la Sorbonne interdit l'étude du grec. Mais la France est un pays gallican.

Le gallicanisme est une attitude visant à défendre les libertés de l'Église de France vis-à-vis de Rome, et, par extension, à limiter le pouvoir temporel du Pape. Cette attitude caractérise le pouvoir royal français qui, avec la pragmatique sanction de Bourges (1438), a proclamé la supériorité des conciles sur les papes et affranchi l'Église de France du pape pour la placer sous l'autorité laïque. Comme cet acte n'est pas reconnu par les papes, Louis XI l'abolit en 1461 ; mais le Parlement et l'Université de Paris ayant demandé son maintien, le roi laisse les choses en l'état. Reconnue par des actes officiels de Charles VIII et de Louis XII, la pragmatique sanction est finalement abolie par le concordat de 1516 signé entre Léon X et François I^{er}. Le concordat de Bologne autorise le roi à désigner les évêques et les abbés ; il peut ainsi récompenser des fidélités et s'attacher des familles (cas de J. Amyot). Mais l'abolition de la pragmatique sanction suscite la résistance des gallicans, au Parlement et dans l'Université. Vis-à-vis des protestants, le début du règne est placé sous le signe de la tolérance, en partie grâce à l'influence de Marguerite. Mais en octobre 1534, éclate l'affaire des placards (violent pamphlet contre la messe et la cour romaine, écrit par Antoine Marcourt, placardé à Paris, à Amboise, et jusque sur la porte de l'appartement royal) : 21 luthériens brûlés; la rupture est consommée entre catholiques et réformateurs. La censure s'organise, la répression et les persécutions commencent contre ceux qu'on commence à appeler les huguenots, les protestants, et qui sont présentés comme des ennemis de l'ordre public. L'*Institution de la religion chrétienne* de Jean Calvin paraît en 1536 en latin et en 1541 en français : le foisonnement religieux quelque peu anarchique qui caractérisait la France peut désormais s'ordonner en une doctrine ferme, qui bénéficie de l'essor de l'imprimerie à Genève. Un concile général pourrait mettre fin au schisme et réunir les Chrétiens. Mais le Concile de Trente, réuni à l'instigation du pape Paul III (élu en 1534) à partir de 1545, ne fait qu'aggraver la rupture. Beaucoup d'évangéliques français se réfugient en Suisse (Bâle, Genève). Ceux qui restent au sein de l'Église catholique comme Rabelais devront désormais se montrer prudents.

L'Œuvre de Rabelais

Les quatre livres publiés du vivant de Rabelais s'organisent en deux ensembles : d'une part *Pantagruel* et *Gargantua*, de l'autre le *Tiers Livre* et le *Quart Livre*. Selon Edwin Duval, repris par Gérard Defaux, on pourrait lire les deux premiers livres comme une sorte d'*Iliade* parodique, puisque dans les deux cas, l'histoire culmine avec une grande bataille : l'« horrible bataille » de Pantagruel contre Loup-garou et ses trois cents géants et l'« horrible massacre » des troupes de Picrochole par Gargantua. À cette structure qui tend vers un but se substituerait dans les deux livres suivants une structure symétrique, qui met en valeur le centre, qui devient le lieu d'une révélation. Le *Tiers* et le *Quart Livres* constitueraient une *Odyssée* philosophique et satirique. Dans les deux cas, la quête entreprise par Panurge serait vaine, car, dès le chapitre 25 de *Tiers Livre*,

Panurge aurait énoncé la solution en proférant le « Connais-toi », qui est, dit-il, « le premier trait de philosophie ». Dans chacun de ces ensembles, le second élément apparaît comme une reprise du premier. De même que *Gargantua* est de facture plus humaniste que *Pantagruel*, le *Quart Livre*, sans doute pour essayer de faire pardonner l'érudition envahissante du *Tiers Livre*, prend des allures résolument carnavalesques et retrouve de la pugnacité insolente du *Pantagruel*.

-> RAPPEL des Sources du *Gargantua*:

La généalogie rattache le héros aux grands héros des romans de chevalerie et à des géants bibliques. Rabelais renvoie dans *Gargantua* à la généalogie établie dans *Pantagruel* : l'apparition des géants vient du meurtre d'Abel qui a enrichi la terre de son sang : on y voit apparaître de grosses nêfles (mesles) énormes et délicieuses qui font enfler les humains qui les mangent. Mais cette enflure apparaît à différents endroits du corps et les géants sont ceux qui « croissent en long du corps »

Le Modèle : Les *Grandes Chroniques* : en Orient, le prophète Merlin crée deux géants, Grant Gosier et Gallemelle, qui devront plus tard venir au secours du bon roi Arthur. De leur union naît Gargantua, dont sont racontés les exploits, qui ont pour théâtre l'Orient, puis la France où se dirigent les géants. Gargantua dont les parents viennent de mourir se rend à Paris où a lieu le célèbre épisode du vol des cloches de Notre Dame, puis sur les conseils de Merlin, il se prépare à repasser en Bretagne où l'attend le roi Arthur pour lutter contre d'épouvantables géants, les Gos et les Magos, puis contre les Irlandais et les Hollandais. Le combat de Gargantua auxiliaire du roi Arthur s'inscrit dans la lutte plus générale des forces du bien (monarchie féodale) contre les forces du mal.

Après la victoire, Gargantua reste au service du roi Arthur jusqu'à ce que, dans une ultime translation, Gail la fée le transporte vers un lieu légendaire, le pays de féerie, où il jouit de l'immortalité. La légende populaire du géant Gargantua est greffée sur la légende arthurienne. Le royaume arthurien apparaît donc en crise puisqu'il doit sa survie à la force du géant. Rabelais va réunir la fonction royale avec la fonction gigantale, disjointes dans *Grandes Chroniques*, et il abandonnera le contexte arthurien.

La Structure du *Gargantua*

Du point de vue de la **technique narrative**, le narrateur respecte en général l'ordre des événements tels qu'ils apparaissent dans l'histoire. Quelques retours en arrière lui sont cependant nécessaires quand celle-ci se déroule en plusieurs points de l'espace, comme dans la guerre picrocholine : il interrompt alors l'une des lignes du récit pour amener l'autre à sa hauteur. Mais

l'infidélité du narrateur à la loi du récit se marque par diverses interventions ou intrusions. Par exemple, il vient d'organiser le récit de la rencontre des fouaciers et des bergers (ch. 23) et il s'interrompt pour s'adresser au lecteur : « car notez que c'est viande céleste manger à déjeuner raisins avec fouace fraîche ». Cette intervention est inutile au récit, elle correspond chez le narrateur au désir de ne pas se laisser oublier, à dire qu'il est bien le maître du récit.

L'idéal narratif de Rabelais est très influencé par les habitudes de la littérature orale : le narrateur ne voit plus son auditoire, par la force de la chose écrite. Il va donc mimer dans son récit les habitudes de la narration orale : interventions, digressions, réponses à des objections supposées. On a dans le livre toutes les situations de parole et tous les modes d'énonciation : ordre, requête, supplique, conseil, délibération, échange. Dans le discours de Janotus carambolent les mots empruntés au jargon scolastique, les néologismes, les citations bibliques et des bribes de grammaire : latin doublement de cuisine que le sien. Les listes interminables répondent-elles à un souci documentaire ? Traduisent-elles l'angoisse d'un écrivain devant une réalité qui défie le langage parce qu'il est impossible de la recenser ? Une réalité qui, par ailleurs, risque de s'anéantir comme tout ce qui compose le paysage ordinaire d'une société et qu'il tente de sauver en la dénombrant inlassablement ?

La composition du livre est une construction souple qui fait place au désordre et à la discontinuité. Ces caractères se manifestent de diverses manières : par l'alternance de chapitres descriptifs et de passages narratifs, par de nombreuses digressions, par la disproportion des thèmes.

1) Description et narration : par exemple, chapitre 8 : après avoir longuement décrit les vêtements du héros, Rabelais se livre à une longue discussion sur la signification savante des couleurs bleue et blanche.

2) Les digressions

Plus qu'un récit unique, on est en face d'une structure à multiples digressions. La digression permet à l'auteur de souligner le caractère fantaisiste et burlesque de son propos. Faire rire par une certaine incohérence.

Souvent, digressions académiques : références savantes parodiques, explications burlesques de tel ou tel fait : le nez de frère Jean, les jeux de Gargantua

3) La disproportion des thèmes

Disproportion entre les sujets abordés ou les épisodes racontés. Des développements sans importance directe sont intégrés à des passages centraux du récit. Exemple : la mésaventure de frère Jean pendu à une branche de noyer. Mais cette disproportion confirme le caractère monstrueux de l'œuvre.

Les chapitres sont à la fois indépendants et unis : ils ne sont pas toujours liés les uns aux autres, ils forment chacun une unité d'action ou de description et chaque chapitre est centré sur un seul épisode. Caractère haché du récit qui contribue à l'impression de diversité.

La structure du livre a suscité plusieurs interprétations :

A) M. Screech : *Gargantua*, une chronique à tiroirs

Le livre est divisé en grandes sections et Rabelais ne fait que peu d'efforts pour atténuer le choc esthétique d'une section à l'autre. Après la fin sereine de l'éducation idéale, on est plongé dans les préparatifs mesquins de la guerre picrocholine. « En ce temps-là, qui fut la saison des vendanges » : formule qui introduit la lecture de l'Évangile à la messe. Ou bien Rabelais cherche à amuser le lecteur par ses pirouettes. Sa manière souvent arbitraire de passer d'une section à l'autre est évidente à la fin de l'épisode de l'abbaye de Thélème : après le conte de fées, on a la plus arbitraire des transitions : « je ne veux oublier de vous décrire une énigme »

Ces brusques changements de direction donnent l'impression que Rabelais a juxtaposé dans *Gargantua* des épisodes écrits à des époques différentes et dans des buts différents.

B) D. Ménager : La Structure du roman d'apprentissage

L'ENFANCE : Série d'exploits dans *Pantagruel*. Dans *Gargantua*, les jeux sont décrits et l'on observe l'éveil de sa sexualité. Peu à peu, l'enfant accède à la maîtrise de son corps et à celle du langage, comme le montre l'épisode du torche-cul (chap.12). Attention du père : lui fait tailler un habit à sa livrée (chap.8), il détermine la discipline qu'il doit suivre de 3 à 5 ans (chap.13-14).

Comme dans les romans d'apprentissage, l'accès au savoir est inséparable d'un départ du héros. Gargantua ne se rend à Paris qu'après l'échec de l'éducation dispensée par les précepteurs sophistes. Le programme dressé dans la longue lettre du chapitre 8 du *Pantagruel* ne se réalise que dans *Gargantua* (et encore, partiellement). C'est Ponocrates qui veille à l'emploi du temps de l'écolier, l'introduit dans les compagnies de gens savants, etc. Le géant est si occupé qu'il ne connaît plus aucune tentation : possession par l'esprit. Le futur roi connaît l'espace (géographie, botanique, sciences naturelles) et le temps (langues anciennes, histoire). La journée est placée sous le regard de Dieu dans une synthèse entre la foi et la connaissance.

L'interruption des chapitres consacrés à l'éducation (13 et 14) par l'épisode des cloches s'explique, pour G. Defaux³, par le fait que Rabelais s'est interrompu sous la pression de l'événement pour faire place à une opposition entre le camp du roi et des évangéliques d'une part, la Sorbonne ou Faculté de théologie de l'autre. En 1533, Gérard Roussel, évangélique, prêche au Louvre (palais royal). La Sorbonne intervient contre lui, ce qui déclenche une campagne d'opinions. Quand François Ier apprend l'affaire (il était à l'étranger), il exile le président de la

³ *Rabelais agonistes*, p. 390 sq.

Sorbonne, Noël Beda. C'est cet épisode que Rabelais traduit dans l'épisode des cloches (cloches = théologiens). La ville, émue en sédition sous le déluge urinal de Gargantua, est Paris au moment du conflit. Et le « mulet avec ses cymbales », c'est Beda contraint à quitter Paris sur sa mule (Beda qui « cloche », boîte), et à n'être plus *l'oracle de Lutèce*. En 1535, la seconde édition de *Gargantua* se fait après l'affaire des placards, et renforce le ton polémique de Rabelais.

L'ASSAUT DES MALFAISANTS

Grandgousier appelle son fils au secours (il est parti pour la ville et la foire aux illusions). Dans *Pantagruel*, les Dipsodes envahissent le territoire au moment de la « mort » de Gargantua, translaté au pays des fées. Dans *Gargantua*, Picrochole profite de la vieillesse d'un roi qui crée une sorte de vacance du pouvoir (chapitre 28 : Grandgousier se chauffe « les couilles à un beau, clair et grand feu »).

Pendant un moment, Gargantua et frère Jean opèrent sur des théâtres d'action séparés. Frère Jean entre en action au chap. 27 dans le clos de l'abbaye de Seuillé alors que Gargantua n'a pas quitté Paris. Gargantua n'accomplit son premier exploit que lors de l'attaque du château du gué de Vède. Chapitre 39 : jonction entre les deux groupes. Frère Jean ne sera vraiment intégré à l'armée de Gargantua que lors de l'attaque décisive contre Picrochole. Gymnaste (chapitres 34 et 35) égare le roi de Lerné (Picrochole) qui déguise ses soldats en les affublant d'une étoile et les asperge d'eau bénite pour mieux résister aux attaques du démon (Picrochole voit le surnaturel partout, opposé au triomphe de la raison). Toucquedillon se rallie finalement à la raison et abandonne son roi à ses folies.

Les pèlerins : perdus dans cette guerre dont ils ignorent tout, ils connaissent les épreuves les plus extrêmes. Leurs errances et leurs erreurs prennent fin quand Grandgousier leur adresse la parole et leur enseigne le chemin qu'ils doivent suivre pour plaire à Dieu et au roi. Ils abandonneront les pèlerinages inutiles et dangereux et s'intégreront à la vie de la nation en accomplissant exactement leur devoir d'État.

THELEME

Une anti-abbaye, qui devient surtout un château. Utopie aristocratique beaucoup plus tournée vers le passé que vers l'avenir. Mais Frère Jean disparaît de Thélème et son absence signale l'échec de Gargantua au moment le plus important de son projet politique : le moine retrouve une liberté. Un personnage qui refuse implicitement de s'intégrer à l'ordre imaginé par le roi. Et quand on le retrouve, le personnage s'oppose à l'interprétation de Gargantua, pour renouer avec le manger et le boire.

Les Thélémites refusent le nouveau monde économique de la Renaissance, dominé par l'échange, la libre-initiative, et l'attrait des richesses : les monnaies possèdent des noms célestes et les senteurs des noms de rêve.

C) Jean Paris : Structure : une composition en alternance entre une dominante humaniste et une dominante carnavalesque

Dominante **carnavalesque**

Ch. 1-7 : naissance de Gargantua : généalogie, Fanfreluches, grossesse, propos des bien ivres, accouchement par l'oreille, imposition du nom, vêtements

ch.10-12 enfance de Gargantua (occupations, chevaux, torche-cul)

ch.15-20 : à Paris : cloches, Janotus, ancien mode éducatif

ch.23-26 : origines de la guerre
fouaces, Seuillé, La Roche clermault

ch.31-45 guerre (conseil, retour, exploits, festin)

ch. 46-47 fin de la guerre,
bataille terminale

Dominante **humaniste**

ch. 8-9 symbolisme des couleurs

ch. 13-14 : éducation

ch. 21-22 pédagogie nouvelle

ch. 27-30 critique de la guerre

ch. 44 apologie de la paix, discours de Toucquedillon

ch.48-56 apologie de la paix, discours aux vaincus,
Thélème

D) G. Demerson : Structure en inclusions

1) Chap. 2 énigme des fanfreluches, naissance / ch. 56 énigme en prophétie

2) Chap. 8-15 : vêtements, première formation, voyages / chap. 54-55 : vêtements et éducation des thélémites

- 3) Chap. 16-19 vol des cloches / chap. 53 : c'est rêverie soi gouverner au son d'une cloche
- 4) chap. 25 le moine sauve l'abbaye/ chap. 51 construction par le moine de l'abbaye de Thélème
- 5) chap. 26-28 La Roche Clermault, ambassade/ chap. 46-47 assaut contre La Roche Clermault
- 6) chap. 30 générosité de Grandgousier / chap. 44 générosité de Grandgousier
- 7) chap. 31-35 : les mauvais conseillers et les exploits/ chap. 41 renforts, railleries des conseillers
- 8) chap. 36 Grandgousier mange les pèlerins/ chap. 43 Grandgousier sermonne les pèlerins
- 9) chap. 38 propos sur la vie des moines/ chap. 42 Le moine prisonnier se libère
- 10) chap. 39 le moine fait dormir Gargantua/ chap. 40 le moine donne courage à ses compagnons.

Chapitres dont on peut privilégier l'explication :

Les chapitres 13-14, puis 20-21-22 sur l'éducation.

Chap. 18 Harangue de Janotus de Bragmardo

Dans les 26 chapitres de guerre picrocholine, les débuts de la guerre : 23, puis les mauvais conseillers : 31 (avec la référence au traité de Plutarque : *Comment discerner les amis des flatteurs*).

Puis le chapitre 38 sur les moines.

Les réflexions sur la paix dans les chapitres 44 (Grandgousier et Toucquedillon) et 48 (discours aux vaincus).

Et enfin, la séquence sur Thélème : 50-55.

La lecture selon Rabelais

Avant d'aborder le fameux prologue de *Gargantua*, rappeler que les humanistes sont souvent méfiants à l'égard de la lecture allégorique, qui repose sur un système binaire et hiérarchisé, distingue le matériel et le spirituel, le patent et le latent, le haut et le bas. Rabelais travaille à casser cette structure en injectant dans ses récits toutes sortes de données irréductibles, qui perturbent le dispositif herméneutique à deux niveaux. Le lecteur a beau chercher l'unité, il doit reconnaître qu'aucune méthode ne saurait fixer une structure à ce point diverse et labile. Aucun système ne sature le texte ni n'en totalise jamais les parties. Il y a toujours des restes, des îles à la dérive... L'écriture polyphonique, parce qu'elle déborde tous les cadres, est une écriture de l'excès. Or l'excès est ici une tactique calculée : il parasite les grilles interprétatives étroites, il déstabilise la lecture et, du même coup, la stimule.

Prologue du *Gargantua*

On est ici en face d'une parade verbale éblouissante : la pensée est ambiguë, tandis que l'expression est d'un virtuose.

§ 1 : Apostrophe paradoxale aux lecteurs : les épithètes de « très illustres » et « très précieux » sont réservées aux nobles. Mais en même temps, ces aristocrates sont des buveurs et des vérolés : il y a là élitisme à l'envers, élection d'un public de gueux et d'aristocrates à la fois (« car c'est à vous et non aux autres ») : d'emblée, on est dans le paradoxe. Référence à Alcibiade faisant l'éloge de Socrate dans *Le Banquet*, qui est partiellement un dialogue sur l'amour. Alcibiade donc comparait Socrate aux Silènes. C'est le second terme de la comparaison qui va d'abord être développé : les Silènes : images faites de plusieurs pièces mobiles qu'on pouvait soulever ou rapprocher pour faire apparaître une image grotesque ou monstrueuse, puis, une fois déployées, elles découvraient une tout autre image. Les Silènes présentent de drôles de figures qui associent des choses impossibles : les cerfs limoniers sont attachés entre les limons d'une voiture, cerfs apprivoisés de l'Antiquité, mais qui aujourd'hui paraît une figure paradoxale. Même chose pour la plupart des bêtes présentées (boucs volants, canes bâties : en principe c'est à un âne qu'on met un bât). Jeu d'oppositions extérieur/intérieur.

§ 2 : second mouvement : l'intention de ce prologue ou « prélude », c'est-à-dire suite de notes chantées ou jouées par laquelle on essaie la voix ou un instrument. Ne vous laissez donc pas abuser par le titre de mon livre. Il faut refuser la légèreté dans l'interprétation, et ouvrir le livre à la recherche d'un contenu autre que celui que promettait la boîte.

§ 3 « Et en admettant que le sens littéral » : le sens littéral peut être joyeux. Mais il faut le dépasser et chercher un plus haut sens.

§ 4 Rabelais s'exprime maintenant sur le ton de la confiance et de la complicité pour imposer à son lecteur des images déstabilisantes : comment êtes-vous devant une bouteille fermée ? Que fait un chien trouvant un os ? C'est l'image du chien qui est développée (et le narrateur revient à Platon, *République* 375e-376b, tout en se référant à une expérience quotidienne : « si vous l'avez vu »).

§ 5 On passe maintenant de l'image à son application : « A son exemple ». Vous devez être comme le chien : légers à la poursuite, hardis à l'attaque. Il vous faut rompre l'os et vous y trouverez *la substantifique moelle*. Le langage utilisé est celui d'un bonimenteur qui vante sa marchandise. Notons que le narrateur parle de « livres », et ne pense donc pas au seul *Gargantua* : le prologue est méthode de lecture en général plus que simple introduction au roman de Rabelais.

§ 6 « Croyez-vous sincèrement » introduit la première mise en garde et le brouillage des sens qui a suscité tant d'interprétations. L'avertissement est qu'il ne faut pas chercher dans un texte ce que

l'auteur n'a pas voulu y mettre. Homère a-t-il pensé aux allégories que d'autres⁴ ont vues dans son œuvre ? Si vous le croyez, vous n'êtes pas d'accord avec moi.

§ 7 *SI vous ne le croyez pas* [ambiguïté du sens ici] *vous en ferez autant de ces joyeuses chroniques*, c'est-à-dire pourquoi ne feriez-vous pas malgré tout avec ces joyeuses chroniques la même chose que le chien avec son os ? En composant mon livre, je buvais et je mangeais sans penser à autre chose, mais Homère en a fait autant. Il faut se mettre en harmonie d'esprit avec le narrateur, et tenir compte des circonstances de la composition du livre : les lire comme je les ai écrites, en goûtant aux plaisirs de la vie, mangeant et buvant.

Donc, après avoir invité le lecteur à lire sous le texte, à ouvrir la boîte, à rompre l'os, à lire sous les allégories, il semble affirmer qu'Homère et qu'Ovide n'ont pas voulu enfermer dans leur texte de sens second. **« Si ne le croyez » : syntaxe difficile et divergence des interprétations : « pourquoi n'en ferez-vs autant de ces chroniques combien que, les dictant, n'y pensasse non plus que vous... Pourtant (= c'est pourquoi) « interprétez tous mes faits... »** : idée que la lecture est ce qui fait l'œuvre, mais que l'œuvre choisit ses lecteurs (de bonne volonté).

Plusieurs significations peuvent être proposées : 1) C'est une stratégie de diversion. Venant de dire qu'il cache du sens, il se reprend par prudence et par jeu pour affirmer qu'il n'a rien voulu enclorre. 2) C'est une stratégie parfaitement dans l'esprit de ce qui précède : mon livre est surprenant, bizarre comme les Silènes, par conséquent tout est possible et je me plais à dire le contraire de ce que je viens d'écrire. Or, si l'on suit la logique souterraine, le livre composé dans l'ivresse enferme sous sa fantaisie un sens profond. 3) Ou, enfin, Rabelais s'indigne aussi des mauvaises interprétations ou des interprétations abusives. Il propose bien sûr une lecture allégorique mais différente de l'allégorèse médiévale. Une lecture inspirée, par le vin et par l'Esprit.

§ 8 Le dernier paragraphe est une violente prise à parti d'un censeur, dénigré : « turlupin » (= membre d'une secte hérétique). Rabelais a été sensible aux reproches suscités par son *Pantagruel* (cf CCI du *Pantagruel* : « Maître, il semblerait que ne fussiez grandement sage de nous écrire ces balivernes »). Il reprend l'opposition du vin et de l'huile, qui était insultante dans le paragraphe précédent, pour en inverser les valeurs : maintenant, il préfère sentir le vin, image du poète inspiré opposé au labeur qui évoque un artisan poussif. On dit que mes œuvres sentent le vin. Mais le vin

⁴ Le premier, le pseudo-Plutarque qui a rédigé une *Vie d'Homère*, Héraclide du Pont grammairien alexandrin dont le *De allegoriis apud Homerum* (= les allégories chez Homère) fut édité à Venise en 1505. Eusthate, archevêque de Thessalonique a publié deux commentaires d'Homère au XIIe siècle. Phormute est l'autre nom pour Cornutus, philosophe stoïcien du Ier siècle. Ange Politien est un humaniste italien qui a écrit une *Oratio in expositione Homeri* (= discours sur l'explication d'Homère). De même, Ovide a été interprété ds un sens chrétien, et les Ovide moralisé font flores au Moyen-Age. Pierre Bersuire par ex moralisa le livre XV des *Métamorphoses* : *Reductorium morale*.

est préférable à l'huile (qui signifie le travail), le vin c'est l'inspiration. Interprétez donc tous mes faits et dires en meilleure part.

§ 9 (le finale) Réjouissez-vous mes amours, lisez gaiement : le rire a une vertu thérapeutique, qui rappelle les drogues fines. La fin du texte fait appel à une interprétation « en meilleure part », et souligne la dimension éthique de l'interprétation chez Rabelais : il a besoin d'un lecteur bienveillant.

Le texte traduit la pensée très souple de Rabelais avec une grande variété de tons : pittoresque (la description du chien), sentencieux (les proverbes, les références graves) et ironique (l'image des silènes). On note l'allure oratoire de ce prologue qui apostrophe, interroge et sous-entend les réponses du lecteur interpellé.

Fondé sur une série d'emboîtements, ce texte qui fait appel à une recherche du lecteur est construit de façon à creuser l'énigme. L'image des boîtes, dominantes au début du texte, oriente la lecture vers l'emboîtement, l'enchâssement, et le texte progresse par des digressions du lecteur à Alcibiade, d'Alcibiade à Socrate, de Socrate aux Silènes (extérieur, puis intérieur), des Silènes à Socrate (extérieur/intérieur). Puis la bouteille à crocheter, le chien à la recherche d'un os. Du chien (qui est allusion à l'allégeance au cynique Diogène et à ses méthodes déroutantes) on passe au lecteur. Nouvelle digression sur Homère et les allégories, et d'Homère, on passe au narrateur, puis à Horace, qui sentait plus le vin que l'huile. Ces digressions et emboîtements creusent le texte et font de lui une sorte d'abîme dont on ne voit plus le fond, où le sens se perd. A cela s'ajoutent des figures qui font miroiter le discours et l'enluminent, jouant le rôle d'extériorité alléchante que pourtant Rabelais cherche à contredire. L'antithèse entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'huile et le vin, entre le travail et l'inspiration. Autre antithèse, plus profonde, celle qui sépare le lecteur de l'écrivain : c'est particulièrement visible dans la raillerie à l'égard des interprètes d'Homère qui n'ont pas compris le poète grec, qui lui ont prêté ce à quoi il n'avait jamais pensé. L'opposition se prolonge puisque le lecteur doit chercher le sens alors que l'écrivain a écrit durant le temps de sa réfection corporelle. Ces antithèses qui se brouillent quand Rabelais invite le lecteur à faire comme le chien devant les Chroniques. Faut-il lire à plus haut sens ou ne pas imaginer ce à quoi l'écrivain n'a pas pensé ?

On a là un **mode d'emploi de la lecture** : d'abord *divertissement* (matières joyeuses, apostrophe aux buveurs et à ceux qui ont pris du plaisir, les vérolés). Mais elle doit être *recherche d'un plus haut sens*. C'est la méthode de l'exégèse biblique appliquée bien avant le Moyen Age à la lecture de la Bible. Un sens apparent, littéral, cache un sens profond, que Rabelais nous invite à découvrir, d'autant plus qu'il fait référence à Pythagore, pour lequel, comme pour Platon, toutes les figures

complexes, comme les hiéroglyphes, renvoient aux vérités cachées, au monde supra-sensible. Comme les *Silènes d'Alcibiade* est un adage d'Erasme, on peut relire ce que dit Erasme dans l'*Enchiridion* : « Il faut se conformer au même principe de toutes les œuvres littéraires qui se composent d'un sens immédiat et d'un sens caché, comme d'un corps et d'une âme, de façon à mépriser la lettre et à considérer avant tout le sens caché... Si tu n'atteins pas le sens caché, souviens-toi pourtant qu'il est là-dessous et que, même inconnu, il vaut mieux l'espérer plutôt que de se reposer dans la lettre qui tue ». Il faut lire en cherchant, car même si le narrateur n'y a pas pensé puisqu'il a écrit en buvant, il a pu mettre dans son livre sans y penser des matières profondes, qui lui ont été inspirées. En dépit d'un titre annonçant « folâtries joyeuses » et sans conséquence, la *Vie inestimable du gd Gargantua* est un livre qui mérite d'être lu. En dépit d'un sens littéral correspondant parfaitement au titre, c'est-à-dire comme lui joyeux, la nécessité s'impose de pénétrer plus avant dans le texte à la recherche d'un plus haut sens. En dépit d'une inspiration et d'une méthode de composition aussi folâtres et joyeuses que le reste, ou plutôt en raison de ce caractère joyeux, le livre contient bien cette moelle, hautes matières et sciences profondes dont l'auteur proclame l'existence. Parce qu'Homère était un grand poète, l'écriture est allée chez lui plus loin que la pensée consciente, que l'intention.

Plan de commentaire :

On a donc

I) L'introduction d'une œuvre comique, grâce au jeu du mélange des styles et des références, aux ruptures de ton, puisqu'on passe de l'envolée apologétique de la perfection de Socrate à la nouvelle apostrophe questionnant brutalement le lecteur sur l'intention cachée puis avouée du narrateur, on passe enfin du vocabulaire plaisant (« joyeuses », « frivoles ») au sérieux du dithyrambe. Grâce aussi **aux** énumérations, qui se plaisent à étourdir le lecteur et marquent le plaisir du verbe autant que l'infinie variété de l'univers, et à la pratique de l'oxymore qui renverse la hiérarchie : les buveurs sont « très illustres », les vérolés « très précieux », le *Banquet* est accompagné de titres parodiques (« des pois au lard... »), et les fous apostrophés sont les sages. Tous ces effets conjugués préparent à une œuvre comique et donnent le ton. Mais dans le même temps, le livre est placé sous l'égide platonicienne, référence magistrale, après une adresse aux lecteurs qui s'achevait sur sentence d'Aristote « pour ce que rire est le propre de l'homme »

II) Un mode d'emploi de la lecture et les mises en garde : derrière la veine comique, cherchez autre chose. Démonstration par une série de syllogismes :

- Alcibiade parle de Socrate et dit qu'il est semblable à un Silène

Or chez le Silène, l'extérieur diffère de l'intérieur

Donc chez Socrate, l'extérieur diffère de l'intérieur

- Alcofribas parle de son livre et dit qu'il est semblable à un Silène

Or chez un Silène, l'extérieur diffère de l'intérieur

Donc dans le livre, l'extérieur diffère de l'intérieur.

- Le bon sens dit que l'habit ne fait pas le moine

- Le bon sens dit que le titre ne révèle pas le contenu

R explicite ce rapport analogique en précisant : « C'est pourquoi faut ouvrir le livre ». Il peut ainsi conclure sur la différence entre l'aspect extérieur et la réalité profonde : « Lors connaîtrez... ». Derrière le portrait de Socrate, c'est son portrait qu'Alcofribas veut donner : « toujours riant, toujours buvant... ». Plus qu'une ressemblance avec Socrate, Rabelais veut surtout faire reconnaître une parenté d'esprit : C'est cette même relation que le narrateur demande à établir avec le lecteur sur un mode plaisant : « mes bons disciples » : le maître donne une leçon à qui sait la reconnaître ; elle porte non sur le contenu mais sur une attitude.

III) La recherche du lecteur idéal : pour ses lecteurs populaires, Rabelais ne procède pas par allusions, il les guide avec sûreté. Il y a un souci didactique ici, puisqu'au lieu de s'en tenir au seul nom propre Alcibiade pour faire référence au livre de Platon, Alcofribas précise « dans le dialogue de Platon... » Il utilise les parenthèses dans un but de clarté, et un système de rappels ponctue les développements : « semblable aux Silènes. Silènes étaient jadis ». Mais Rabelais s'adresse aussi aux érudits, en farcissant son texte d'allusions et de citations, pour lesquelles il faut une érudition que tout lecteur de 1534 ne possédait pas nécessairement. Mais le narrateur s'adresse aussi à des consciences, à des hommes de bonne volonté, amateurs de plaisirs (vin, amour : « vérolés »), goûtant la lecture et les jeux de mots de Rabelais : « lisant les joyeux titres d'aucuns livres de notre invention ». La légèreté du tempérament ne signifie pas la légèreté d'esprit : « Mais par telle légèreté ne convient estimer œuvres des humains ». Ces lecteurs bienveillants sauront dépasser les apparences par un libre jugement et « soigneusement peser ce qui est déduit ».

CCL : D'un exercice de parade où Alcofribas, comme un bateleur, cherche à accrocher l'attention de sa clientèle, Rabelais fait une leçon de « savoir lire » grâce à la définition implicite du lecteur qu'il souhaite.

Reste à faire le point de la critique sur l'interprétation du prologue : **l'attitude double** qu'adopte Rabelais dans le prologue de *Gargantua*, où l'appel à une lecture « à plus haut sens » est suivi d'une critique de l'allégorèse, a donné lieu à trois types d'interprétations :

- Pour **Michael Screech**, il n'y a pas de contradiction : Rabelais met son lecteur en quête de l'*altior sensus* tout en lui rappelant que toutes les lectures allégoriques ne sont pas légitimes.

- Pour **Leo Spitzer, Floyd Gray, François Rigolot, Michel Charles, Michel Jeanneret**⁵, il y a bien contradiction : le texte cultive le paradoxe et l'ambiguïté, il met en question la validité de l'interprétation allégorique et subvertit par le rire le sérieux apparent de son propos. L'ambiguïté du propos n'est pas finalement résolue dans le sens du comique et de l'absence de plus haut sens. Elle est pluralité de sens. Pour **Terence Cave**, cette lecture aboutit même à la suspension du jugement ;

- Pour **Edwin Duval et Gérard Defaux**, il n'y a pas de contradiction : les poèmes antiques sont interprétés allégoriquement, bien que leurs auteurs n'aient pas pensé aux allégories que l'on y découvre, alors pourquoi, dirait Rabelais, ne pas faire de même avec mes livres⁶ ? Rabelais présenterait l'allégorèse comme « l'une de ces données culturelles trop fondamentales pour être jamais remises en questions⁷ ».

L'Enigme en prophétie à la fin du livre suscite elle aussi deux interprétations : apologie de l'évangélisme par Gargantua, elle est description du jeu de paume par Frère Jean-> il s'agit peut-être de maintenir dans sa béance le questionnement.

⁵ L. Spitzer : *Etudes de style*, « R et les rabelaisants », F. Gray (« Ambiguity and Point of view in the prologue to *Gargantua* », *Romanic Review*, 56), F. Rigolot (*Les langages de R*, Droz, 1972), M. Charles (*Rhétorique de la lecture*) et M. Jeanneret (« Du mystère à la mystification ; le sens caché à la Renaissance et ds R », in *Versants, revue suisse des littératures romanes*).

⁶ G. Defaux, *Rabelais Agonistes : du rieur au prophète*, Genève, Droz, 1997, p. 369 et suiv.

⁷ *Ibid.*, p. 375.